



HAL
open science

“ Espagnol ” : les vertiges d’un voyage au cœur de la lexicographie française au fil des siècles

Jean Pruvost

► To cite this version:

Jean Pruvost. “ Espagnol ” : les vertiges d’un voyage au cœur de la lexicographie française au fil des siècles. Viviane Arigne; Sarah Pech-Pelletier; Christiane Rocq-Migette; Jean-François Sablayrolles. Études lexicales. Mélanges offerts à Ariane Desporte, Université Sorbonne Paris Nord, pp.93-101, 2020. hal-02971469

HAL Id: hal-02971469

<https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-02971469v1>

Submitted on 19 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

« ESPAGNOL » : LES VERTIGES D'UN VOYAGE AU CŒUR DE LA LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE AU FIL DES SIÈCLES

Évoquer les « vertiges d'un voyage au cœur de la lexicographie », c'est prétentieux, mais le fait de plonger dans nos dictionnaires d'hier et d'aujourd'hui, véritable océan sans cesse alimenté par de nouveaux fleuves, a indéniablement de quoi étourdir. Si rendre hommage à Ariane Desporte, en partant du trésor des dictionnaires, justifie ce titre ambitieux, nous n'avons de fait aucune réelle possibilité de maîtriser l'infini dudit océan de dictionnaires, tant l'opulence est ici de mise. Tentons cependant de lancer notre filet au fond des principales mers de la lexicographie monolingue française.

Premiers témoignages lexicographiques

Qu'il s'agisse de l'édition de 1539 ou de celle de 1549, tout commence par une première déception : pas de définition du mot *espagnol* dans le *Dictionnaire françois-latin* de Robert Estienne qui, rappelons-le, constitue notre tout premier dictionnaire où figurent des mots français. En revanche, le mot est longuement traité dans le *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, publié en 1606. C'est que Jean Nicot, son auteur, est en réalité sensibilisé à la péninsule ibérique par le biais du Portugal, où il fut précisément envoyé pour négocier le mariage du jeune roi Sébastien avec Marguerite de Valois. Ce fut d'ailleurs un échec. Échec rattrapé par le fait qu'en 1559, il devint ambassadeur de France au Portugal. C'est à Lisbonne qu'il reçut les fameuses graines de tabac qui allaient donner naissance à l'histoire de ce qu'on considère aujourd'hui comme un fléau, en passant par Catherine de Médicis qui fut la première à recevoir de la poudre de tabac pour soigner les migraines de son fils... En bref, en remaniant le Dictionnaire de Robert Estienne, c'est de manière posthume que paraîtrait le *Thresor de la langue francoyse*. Voici l'article *Espagnol* tel qu'il y est consigné, dans l'orthographe du moment :

Espagnol. [...] *Est un natif d'Espagne, Hispanus. L'Espagnol dit aussi Español, & l'italien Spagnuolo. On prend aussi ce mot pour certaine manière de chiens de poil blanc tavelé, &*

court, ayants la teste grosse, le corps moyen, & la queuë espiée, que aucuns appellent Espagneuls. Ainsi appelez, parce que la race en vient d'Espagne.

Espagnole. *Celle qui est native d'Espagne, Hispana. A l'Espagnole, est une façon de parler telle que ces autres. A la Française, à l'Allemande, à l'Italienne. [...] Il porte une cappe à l'Espagnole...*

C'est sur le mode bilingue que commençait ainsi le xvii^e siècle. L'histoire de notre lexicographie allait ensuite être illustrée par deux hispanistes, les Oudin, père et fils... Commençons par le père, César Oudin, né en 1560 et mort en 1625. Henri IV lui confia dès 1597 la charge de secrétaire-interprète pour les langues étrangères. Il nous offre la première traduction de *Don Quichotte* en 1614, un recueil de sentences et de proverbes traduit du castillan, ainsi qu'une grammaire italienne parue en 1645 et une grammaire espagnole en 1675, ces deux *grammaires* ayant bénéficié des corrections de son fils, Antoine Oudin. C'est à ce dernier, prenant la suite de son père à la cour de Louis XIII en tant qu'interprète pour l'italien et l'espagnol et mort en 1653, que l'on doit les *Curiositez françoises, pour servir de complément aux dictionnaires*, publiées en 1640 et surtout le *Thresor des deux langues espagnole et françoise* paru en 1645. Marc Zuili en est le grand spécialiste, avec chez Champion (2015) la parution en fac-similé du dictionnaire, assorti d'une très belle étude, soulignant l'influence fondamentale de ce dictionnaire.

Concernant les *Curiositez Françoises*, on retrouvera à son ordre alphabétique le mot *espagnolle*, au féminin, illustré par deux locutions : « marcher à l'Espagnolle. gravement. », suivi par « payer à l'Espagnolle *Donner des coups au lieu d'argent, payer de rodomontades.* ». Avouons que l'Espagne n'est pas particulièrement valorisée au travers de ces deux attitudes, bravaches s'il en est, et aussitôt épinglées dans la langue française.

Au *Thresor des deux langues* de 1645, dans la veine de ce qui avait été fait avec le Calepino italien, consignait jusqu'à onze langues pour sa dernière édition, s'adjointra bien vite, en 1646, le *Thresor des trois langues, Espagnole, Françoise et Italienne*. On a souvent oublié dans l'histoire de l'orthographe le rôle indirect joué par Oudin, qui aborde le sujet dès l'*Avertissement* de la partie réservée aux mots espagnols :

Amis lecteurs, ayant une longue experience & par la lecture de plusieurs Livres escrits en langue Espagnolle, [ayant] remarqué une grande diversité & incertitude ou plustot une vraye confusion en l'orthographe de ladite langue, j'ay pensé qu'il ne seroit hors de propos d'en coter [noter] icy quelques particularitez, afin qu'en lisant & rencontrant des differences, on puisse les chercher & trouver facilement en ce livre.

Nouvelle petite déception : au cœur de la deuxième partie, ne seront pas consignées les expressions que nous venons d'évoquer, mais seulement l'*espaigneul*, entendons une « espece de chiens » qui, aujourd'hui, paradoxe des évolutions, est le plus souvent « breton ». Ce chien sait-il qu'il incarne à lui seul deux langues indo-européennes, l'espagnol et le celtique ?

Au Grand siècle, une étymologie d'avenir ?

Tout au long du XVII^e siècle, d'abord avec les Précieux et les Précieuses, puis à la cour de Louis XIV, la langue française va devenir une préoccupation à la fois littéraire et nationale, faisant naître des grammairiens et ce que l'on appelle aujourd'hui des *remarqueurs* de langue, qu'il s'agisse de Malherbe ou de Vaugelas, avec notamment la naissance de l'Académie française en 1635, sous l'impulsion de Richelieu, mais aussi des étymologistes, et parmi eux le plus célèbre, Gilles Ménage. Celui-ci, né en 1613, mort à Paris en 1692, marquera profondément la discipline. À partir de son traité des *Origines de la langue française*, publié en 1650, allait s'épanouir le magistral *Dictionnaire ét(h)ymologique de la langue française*, publié en 1694. Ce dictionnaire étymologique demeure le premier grand ouvrage sérieux sur le sujet et fait encore aujourd'hui référence. Le fait que l'auteur sache parler l'italien et l'espagnol, avec par ailleurs des notions d'anglais et de plusieurs autres langues, au-delà bien sûr du latin, conférerait à ce dernier une compétence et une autorité certaines. Un grand article est ainsi consacré à l'étymologie du mot *Espagnol*.

Après avoir longuement cité en latin Wachter et son *Glossarium Germanicum*, Gilles Ménage signale que « l'étymologie de Bochart [lui] paroît la plus vraisemblable de toutes. Comme les Phéniciens ont été les premiers qui ont connu les ports d'Espagne, ce seront eux qui auront donné à l'Espagne son nom Phénicien, tiré tout naturellement d'un animal qu'ils voyoient en si grand nombre dans ce pays-là » Il s'agit du lapin, *cuniculo*. « On sait que la Langue Phénicienne étoit la même que l'Ebraïque, ainsi, le mot Ebreu pour *Sebaphan* qui signifie *cuniculus* & qui se lit dans le Texte sacré, étoit sans doute pareillement en usage chez les Phéniciens. » Il poursuit ainsi, n'omettant pas les fausses pistes : « On s'est moqué avec raison de ceux qui ont dérivé Hispania d'Hispan, fils d'Hercule, ou d'Hispal, Roi très ancien. L'opinion de ceux qui ont cru que l'Espagne fut nommée Panai de Pan, Lieutenant de Baccus, & que comme ce nom lui étoit commun avec le Péloponese, ou du moins avec l'Arcadie, on y ajouta la syllabe *His*, qui en Langue Teutonique signifie l'Occident ; cette opinion, dis-je, ne mérite pas d'être réfutée sérieusement. Les anciens ont ainsi appelé l'Espagne Hesperia, c'est-à-dire occidentale, du Grec, qui signifie l'étoile du soir, & qui se prend aussi chez les Poètes pour occidental. Les Grecs donnèrent le nom d'Hespérie à l'Italie, parce qu'elle étoit à leur occident, & les Latins le donnerent à l'Espagne par la même raison. » En fait, on pourrait trouver qu'il y a là un fatras pétri d'inepties. Nous constaterons que juger ainsi serait aller bien vite en besogne.

En fait dans le même esprit était paru, en 1674, le *Grand Dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane*, de Louis Moréri. Le dictionnaire de ce dernier, né en 1643 et décédé en 1680, représente indéniablement le premier grand dictionnaire des noms propres, en engendrant un engouement pour ce type de dictionnaire dans toute l'Europe, d'où déjà une troisième édition en 1683 et au total vingt rééditions entre 1674 et 1759, celle de 1759 ne comportant pas moins de dix volumes. Sans oublier les nombreuses traductions, dont l'une en espagnol.

Un article est justement consacré à l'*Espagne* qui, d'emblée et cela jusqu'à la dernière édition, est présentée comme le « Royaume le plus Occidental de l'Europe ». Que lit-on dans la neuvième édition ?

L'Espagne a été appelée Ibérie de la rivière Iberus, qui est l'Esbre, Hespérie de son assiete en la partie Occidentale de l'Europe. Musa, un des Chefs des Sarrasins tâcha en vain de luy faire porter le nom de Mus-Arabie. Justin dit qu'elle a tiré son nom d'Espagne ou Hespagne, du Roy Hispanus. D'autres soutiennent que ce nom vient de celui de Seville, en latin Hispalis. Ortelius pousse un peu trop loin l'art de deviner, quand il dit que l'Espagne, autrefois nommée Pania, eut depuis par corruption le nom de Spania, d'où est venu celui d'Espagne. Il est pourtant sûr que ce nom de Spania se trouve dans quelques anciens Auteurs.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que rien n'est clarifié. Au moment de décrire le pays, ce n'est pas plus simple, là aussi la géométrie est variable !

Quelques Géographes la font quarrée, en ôtant la Catalogne, les autres triangulaires, & d'autres la comparent à une peau de bœuf étenduë sur la terre. Sa véritable figure la fait ressembler à une presqu'Isle environnée de l'Océan vers le Septentrion, vers l'Occident, & en partie vers le Midy; & de la Mer Mediterranée vers l'Orient, & en partie du côté du Midy.

Comme on le perçoit, les interprétations ne manquent pas et pour le coup donnent quelque vertige. On le sait, une telle démultiplication dans les interprétations des lexicographes revient à avouer que l'origine étymologique du mot reste mystérieuse.

Offrons tout de suite l'état de l'art étymologique en observant que nos dictionnaires contemporains ne sont pas très diserts sur le sujet, de peur de se faire l'écho d'interprétations non vérifiables, une grande incertitude continuant de régner quant à l'origine précise du mot. Voilà ce qu'on peut en dire au XXI^e siècle, fort bien résumé par les auteurs du *Petit Robert des noms propres* : « Étym. Phénicien transmis par les Carthaginois *Isephanim*, "la côte ou l'île des lapins", ou du Basque *ezpain* ou *ezpan*, "lèvre, bord" dans le sens "côte, rivage" ou [encore] du Grec *Hesperia*, "région du couchant". » Oserions-nous dire qu'en matière d'étymologie, c'est l'auberge espagnole ? Au passage, cette dernière expression serait née au XVIII^e siècle, au constat que pour lesdites auberges de mauvaise réputation, l'on conseillait aux voyageurs d'amener eux-mêmes de quoi se sustenter, l'auberge offrant tantôt le gîte mais pas le couvert, tantôt une qualité et une quantité discutables. Mais là aussi, l'incertitude règne... puisqu'il s'agirait peut-être aussi du fait que, sur le chemin du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, lieu privilégié d'échanges linguistiques, les auberges auraient été si variées dans leur clientèle issue de l'Europe entière, qu'on y croisait ainsi toutes sortes de personnes, chacun trouvant en réalité ce qu'il voulait en fonction de ses goûts. Bref, qu'il s'agisse de son étymologie ou de l'expression « auberge espagnole », le mot *espagnol*, reste indéniablement liée à l'absence de définitions solidement identifiées : il garde une part de mystère...

L'étymologie de Gilles Ménage imposait cette digression qui nous a conduits jusqu'à aujourd'hui, mais en revenant au Grand siècle, on constate que, curieusement, on ne trouve aucun article pour le mot *espagnol*, substantif ou adjectif, dans les deux premiers dictionnaires monolingues qui paraissent à la fin du XVII^e siècle, en l'occurrence le *Dictionnaire françois* de Richelet, publié en 1680, prototype du dictionnaire de langue, et le *Dictionnaire universel* de Furetière, paru en 1690. Tout juste trouvera-t-on dans le *Dictionnaire de l'Académie* la reprise du mot *espagneul*, en tant que substantif, pour désigner cette « sorte de chien de chasse ordinairement à long poil dont la race vient d'Espagne ». Un peu court pour un pays qui a tant marqué la France. Et même pour ce chien à poil long.

Au Siècle des philosophes

Avec le XVIII^e siècle, c'est évidemment *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* qui l'emporte en termes d'impact, encyclopédie dirigée par Diderot et comprenant en fin de parcours 35 volumes dont 11 de planches, le tout publié entre 1751 et 1772. L'article consacré à l'Espagne n'y est pas très long, à peine une colonne et demie. Il commence ainsi : « Royaume considérable de l'Europe, borné par la mer, le Portugal et les Pyrénées : il a environ 240 lieues de long sur 200 de large. » Rédigé par le Chevalier de Jaucourt, l'article est placé sous le signe de l'ellipse puisque celui-ci prévient d'emblée le lecteur : « Je laisse, déclare-t-il presque en tête d'article, les autres détails aux Géographes, pour retracer ici le tableau qu'un grand peintre a fait des révolutions de ce royaume dans son *Histoire du siècle de Louis XIV*. » On a reconnu Voltaire. Et commence l'historique du pays, dont on ne signalera ici que la conclusion étonnante :

Ce seroit sans doute un événement bien singulier, si l'Amérique venoit à secouer le joug de l'Espagne & si pour lors un habile vice-roi des Indes, embrassant le parti des Américains, les soutenoit de sa puissance & de son génie. Leurs terres produiroient bientôt nos fruits ; & leurs habitans n'ayant plus besoin de nos marchandises, ni de nos denrées, nous tomberions à peu-près dans le même état d'indigence, où nous étions il y a quatre siècles. L'Espagne, je l'avoue, paroît à l'abri de cette révolution, mais l'empire de la fortune est bien étendu ; & la prudence des hommes peut-elle se flater de prévoir & de vaincre tous ses caprices ?

Un tel avertissement porte la marque des philosophes, soucieux de prévoir l'avenir. L'article suivant est plaisamment consacré à l'*espagnolette*, d'abord défini en tant qu'« étoffes de laine qui se fabriquent particulièrement à Rouen, à Beauvais & à Chalon », en partant de « laines d'Espagne pour la trame ». Un second sens est donné pour l'*espagnolette*, correspondant en l'occurrence à l'« espèce de fermeture de fenêtre, dont on trouvera la description & la figure dans nos Planches de serrurerie. » Et l'auteur de décrire en long et large ce système ingénieux d'origine espagnole, une description

que ne renieraient pas les tenants du *Nouveau roman*, je ne résiste pas à en offrir un court passage :

Quand la barre est mue sur elle-même, à l'aide de la main de droite à gauche, les crochets sont reçus & retenus dans des gâches; la main qui se meut aussi circulairement et verticalement sur une de ces extrémités, peut être arrêtée dans un crochet mobile attaché sur l'autre battant, & la fenêtre est fermée. Pour l'ouvrir, on fait sortir la main de son crochet, & par son moyen, on fait ensuite tourner la barre de fer sur elle-même de gauche à droite.

On croirait lire Nathalie Sarraute.

On n'ira pas plus loin dans la radiographie du Siècle des philosophes, avec seulement un étonnement : pas un article correspondant à l'adjectif *espagnol*, aux substantifs *espagneul*, et *espagnolette* dans le *Diction(n)aire critique* de l'abbé Féraud, paru en 1788. Il fait pourtant référence pour la langue du XVIII^e siècle. Faut-il en conclure que l'heure n'était plus à l'Espagne, et que tous les regards étaient tournés vers l'Angleterre, son régime politique et sa première révolution industrielle ?

Le siècle d'Émile Littré et de Pierre Larousse

Évoquer le XIX^e siècle, après la tourmente révolutionnaire, si on veut aller à l'essentiel, c'est nécessairement citer deux immenses lexicographes, Littré et Larousse qui, de manière pour ainsi dire contemporaine, publieront respectivement, en 1873, les quatre volumes du *Dictionnaire de la langue française*, et pour l'instituteur bourguignon les 15 volumes du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, de 1863 à 1876.

Peu de choses en réalité dans le *Littré* qui, il est vrai, représente d'abord un dictionnaire de langue : « Espagnol. Langue parlée en Espagne, dite aussi Castillan, et qui, dérivant du latin est sœur de l'italien, du provençal et du français. » Quant à l'adjectif, il est éloquent dans les exemples offerts : « Adj. Qui est relatif à l'Espagne. *Chemins de fer espagnols. L'Amérique espagnole.* » Un homonyme oublié est par ailleurs offert au mot *espagnol*, mais au féminin : *espagnole*, « Jus ou coulis très concentré que les cuisiniers préparent à l'avance pour mettre dans les sauces. » Enfin, au-delà de l'*espagnolette* qui, est-il précisé s'est aussi « dit quelquefois pour *jeune fille espagnole* » avec une citation illustrant cet emploi rare : « Ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite espagnolette qui avait les yeux sur lui », est consigné le verbe *espagnoliser*, « rendre espagnol, mettre du parti de l'espagnol ». Et de préciser qu'il « s'est dit beaucoup du temps de la Ligue et sous Henri IV, alors que le roi d'Espagne avait un fort parti en France », d'où la citation offerte : « La reine de Suède qu'on dit être toute espagnolisée », extraite de l'une des lettres de Patin. Enfin, à ce verbe oublié s'ajoute naturellement le mot y correspondant : l'*espagnolisme*, autrement dit le « patriotisme espagnol étroit ». « L'espagnolisme et la bigoterie stupide, ces deux plaies de tous les petits centres en Espagne », déclare Morel-Fatio, cité. Reconnaissons-le, les citations

de nos dictionnaires français, ne sont pas vraiment à l'avantage de l'Espagne et Littré ne se montre pas particulièrement hispanophile.

Avec Pierre Larousse, il en va tout autrement, d'évidence, on a tout d'abord affaire à la prolixité qui lui est coutumière, les articles consacrés aux mots *Espagne* et *espagnol* aboutissent ainsi à pas moins de 19 pages! Impossible d'en extraire l'essentiel en quelques lignes, tant le tout est copieux et sur tous les fronts, géographiques, historiques, littéraires, politiques, économiques, artistiques, etc. L'article *Espagne* commence par la géographie : « Au premier coup d'œil, la péninsule hispanique apparaît comme une gigantesque pyramide quadrangulaire tronquée... » Quant à l'article, « espagnol », il part bien : « habitant de l'Espagne. *Les fiers Espagnols*. » Exemple éloquent... Puis est retenue l'expression « à l'espagnole », « À la mode espagnole, à la manière des Espagnols : vivre à l'Espagnole », suivi d'une plaisante citation : « On se marie en Espagne, à l'Espagnole et comme on veut, mais on se marie en France à la française, raisonnablement et comme on peut (Balzac). » On sent indéniablement une certaine empathie de Larousse pour l'Espagne. Au reste, la lexicographie hispanique fait l'objet de longs développements qui nous ravissent, consignés dans un colloque auquel j'avais participé à San Millán sous la houlette de Bernard Quemada. Il faut se reporter aux actes pour bénéficier de cet historique précieux, brossé par Pierre Larousse.

D'un dictionnaire particulier...

Sauf à se lancer dans une thèse copieuse, on ne peut en réalité prétendre à une radiographie complète du mot *espagnol*, la quête dictionnaire étant infinie. Aussi, concluons-nous avec un ouvrage peu connu se situant à la frontière du XIX^e siècle et du XX^e siècle : le *Dictionnaire de la femme, Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme*, publié chez Didot, en 1900, par Gaston Cerfber et M. V. Marin. Consulter l'article « Espagnol » y réserve quelques surprises...

« Il n'y a pas de femme espagnole »... voilà qui commence mal, la suite rassure cependant, « ...mais bien des femmes espagnoles, car les diverses races qui se sont implantées dans la Péninsule ne sont jamais fondues en un tout bien homogène et le climat du pays, en des influences dissemblables sur les différents peuples. » Bonne introduction! Ce sera en réalité par des points communs qu'une unité est relevée : « Deux caractères se retrouvent chez toutes les femmes, en Espagne » est-il avancé : « la religion et l'ignorance »... « Le sentiment religieux est de tradition, et si le père ou le mari a quelquefois suivi les progrès du siècle et accueilli les idées subversives modernes, il ne saurait admettre que sa fille ou sa femme puisse être autre chose qu'une catholique fervente, passionnée. » Diable!

On est heureusement rassuré par la suite, s'agissant de l'ignorance de la femme espagnole, telle qu'elle est ici signalée et diffusée. En rappelant que les dictionnaires ont ceci de particulier qu'ils délivrent de manière relativement fiable les représentations d'une société à un moment donné : « L'ignorance de la femme ne vient pas

d'un manque d'intelligence ou d'une paresse invincible, elle tient à l'éducation qui n'admet pour les hommes que les arts d'agrément : ceux-ci pourtant ne sont guère utiles, car la vie familiale et intime est exceptionnelle dans ce pays. Les Espagnoles ont de l'esprit, de la gaieté, du bon sens, une vive intelligence, elles pourraient donc acquérir une certaine science. » Tombe alors le jugement définitif : « or c'est la rare exception, même dans l'aristocratie » !

Les auteurs en viennent maintenant au physique espagnol : « Les dissemblances entre les différentes races sont aussi nettement accusées au physique qu'au moral, et l'Espagnole conventionnelle, factice, que tout le monde se plaît à évoquer, n'existe qu'en Andalousie, sans toutefois répondre exactement au portrait traditionnel. »

C'est le moment pour les auteurs, un homme et une femme, rappelons-le, d'apporter des informations particulièrement peu valorisantes pour l'homme, le mari en fait.

On peut ajouter, comme trait général, que la femme espagnole de l'aristocratie et de la classe moyenne n'a pas d'existence personnelle. Jeune fille, elle est confinée au fond de ses appartements, dans l'attente du mari : le mariage, voilà le but, l'idée unique : si elle cherche à plaire, si elle met quelques coquetteries, dans sa toilette, c'est toujours en vue de la conquête de celui qui la fera vivre et lui donnera l'indépendance. Le mari une fois trouvé, très souvent la coquetterie disparaîtra : l'Espagnole trouve inutile de se contraindre plus longtemps, elle s'abandonne reste inactive et complètement ignorante des choses du ménage qu'elle croirait déshonorantes pour elle, et comme le mari ne fait rien pour secouer ce torpeur, pour raviver le désir de plaire, la bourgeoise espagnole vit d'une manière passive, un peu comme la femme orientale.

Il en va tout autrement de « la femme du peuple », « la seule » est-il dit « qui ait un caractère déterminé, une vie personnelle et intéressante à étudier. Elle a gardé les signes marqués des races et des siècles passés, et dans quelques parties de l'Espagne qu'on veuille l'étudier, l'attention est retenue par un intérêt véritable. » C'est le moment pour les auteurs de présenter, à la mode de l'époque, une typologie. Sont notamment évoquées les « femmes de la Vieille Castille et les Tolédades [...] renommées pour leur propreté, qui défie celle des femmes hollandaises; leur simplicité n'exclut pas l'élégance, et rien de plus gracieux qu'une femme de Tolède si fraîche, si alerte et souvent si belle, car il y a des types merveilleux de noblesse et de régularité dans ce pays, où l'on voit à côté des femmes brunes, au visage large et un peu commun, des splendides créatures, grandes, élancées, blanches de peau et possédant des chevelures du blond le plus éclatant. »

On terminera par la Madrilène, « la chula célèbre, est généralement d'un brun pâle, de taille moyenne, et plus gracieuse que belle. C'est la vraie Espagnole vive, toute d'impulsion, ne suivant que son caprice ou son cœur. L'amour maternel est chez elle aussi passionnée que tous les autres sentiments : c'est une vraie descendante des Maures. »

Inutile de poursuivre. En revanche, il serait bienvenu de refaire un dictionnaire. Par exemple, un dictionnaire des femmes remarquables qui ont offert à l'espagnol le

meilleur, et alors, assurément, ce dictionnaire commencerait par Ariane Desporte. Si rayonnante et si savante. Notre amie : un modèle pour nous tous.

Jean PRUVOST

Laboratoire LT2D-Université de Cergy-Pontoise

Bibliographie

PRUVOST Jean, 2006, « La lexicographie bilingue néolatine aux éditions Larousse. Histoire, Types et méthodes », dans *La Lexicografía plurilingüe Lenguas Latinas*, Tercer Seminario, Escuela Interlatina de altos estudios en lingüística aplicada, 22-25 octobre 2003, San Millán de la Cogolla (La Rioja), Logrono, Fundación San Millán de la Cogolla, p. 71-93.

PRUVOST Jean, 2007, *Les Dictionnaires français, outils d'une langue et d'une culture*, Paris, Ophrys, coll. « L'Essentiel français ».